

La formidable histoire de Campistoussou

Laurence Tronco

Laurence Tronco/Jordy

La Formidable Histoire de Campistoussou

© Laurence Tronco/Jordy, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3071-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Histoire et autres curiosités

Le village de Campistoussou tirait sa gloire de n'être connu de personne. À l'abri de l'Histoire comme des vents dominants, il jouissait à flanc de colline d'un panorama sur la vallée d'en face, au pied de laquelle serpentait une veine argentée du Gave.

Il y eut certes quelques envahisseurs moustachus à l'œil farouche – d'où l'étymologie de Campistoussou, originellement Campus Moustaussou, « le champ des moustachus », que l'usage contracta.

Séduits par la topographie, l'eau claire et quelques filles accortes, ils coupèrent du bois au printemps et firent des petits l'hiver.

On raconte que les guerres glissèrent loin de Campistoussou pendant des siècles.

Seul fait glorieux, que chaque édile aime à rappeler au voyageur étranger pour impressionner : la victoire contre les troupes d'un roi en dentelles, venues percevoir l'impôt. Chaque maire, s'invitant volontiers à la table du touriste belge, néerlandais ou parisien, rajoute selon le type d'alcool ingurgité, quelques détails de son cru, mais s'il faut s'en tenir aux faits, les voici : pour effrayer la soldatesque, les hommes du village se laissèrent pousser le poil. Hirsutes, ils se livrèrent à une guérilla au milieu des forêts dont ils connaissaient le moindre méplat. En allant se soulager, les soldats du roi furent ainsi surpris par des monstres mi-humains mi-ours, qui sans un bruit, les égorgeaient puis les châtraient proprement. Cela impressionna fort la gent armée qui souffrit, outre de blennorragies pour certains, de contractions à la vessie, puisque plus aucun d'eux ne voulut pisser. Les femmes du village, ayant fait provision d'eau pour trois semaines, empoisonnèrent le Gave avec des herbes macérées de leur connaissance, là où les soldats allaient remplir gourdes et marmites. Aux contractions de la vessie il fallut rajouter des crises d'angoisse, des diarrhées et des agonies par suffocation qui les convainquirent qu'un sort leur avait été jeté. Ils ne tardèrent pas à lever le camp : il n'y eut ainsi plus d'impôts à Campistoussou.

Depuis, en contrebas du village, près du Gave, « le champ des soldats » est brouté par des générations de brebis mais les vieux préfèrent toujours le

contourner que le traverser par crainte du mauvais œil, ou du retour des emmerdements.

Au fil des siècles les habitants se firent tous vaguement bergers et maraîchers, avec une prédilection pour la culture de l'aïl qu'hommes et femmes croquent de génération en génération comme des petits bonbons .

Ils construisirent un pont de pierres pour enjamber le Gave à son endroit le plus étroit afin d'échanger et de vendre leurs filles et leurs animaux . Dès lors que le pont fut construit, de jeunes audacieux voulurent découvrir le monde et l'on n'en revit plus un certain nombre d'entre eux.

On manqua de bras ; on fit alors du trafic, par des sentiers muletiers à travers des défilés rocheux, pour arrondir les fins de mois - de nos jours on dirait simplement du commerce, sans la réclame. Il y eut ainsi des dynasties de trafiquants, à l'abri des montagnes et des lois des hommes. Les soldats de jadis étaient remplacés par des douaniers ou garde-frontières corruptibles et sympathiques qui avaient eux aussi le même goût pour les alcools forts et le célèbre bordel de la Palanqua, avec ses filles venues, dit-on, des Amériques. On en retrouva même au village, rachetées à la Mère Ursule, et nul ne se plaignit d'elles car elles travaillaient dur tout en chantonnant et le reste du temps faisaient la sieste dans des hamacs sans enquiquiner les hommes.

Au brocard et à la soie des rois succédèrent le drap noir des Républicains.

Il y eut une vieille, un peu devineresse, qui fut assez futée pour voir dans cette livrée de corbeau un signe funeste , mais on lui rabattit le caquet au nom du Progrès qui allait changer leurs vies. « Le Progrès mon cul » maugréa la vieille » vous le verrez bien ! »- c'était en fait la grand-tante de la grand-mère de Thérèse, dont je reparlerai bientôt.

Quand la guerre N°1 arriva, il y eut des morts.

Au village on se dit : bon, on ne va pas nous la faire deux fois.

Quand la guerre n°2 advint, la plus terrible, la plus industrielle, les mères virent partir à nouveau fils et mari en se doutant qu'elles ne reverraient peut-être ni l'un ni l'autre.

À l'heure de l'Armistice et des comptes, elles durent embaucher des étrangers au regard bleu et doux qui travaillaient, chantaient et chatouillaient les filles

comme personne ; en fin de compte, elles avaient gagné au change. L'on vit ainsi naître des enfants aux yeux clairs, dont un remporta l'ancêtre de l'Eurovision au chef-lieu du canton.

Quand la guerre n° 3 s'annonça, les jeunes, avisés par le carnage de leurs aïeux, fichèrent le camp dans les forêts, lancèrent quelques escarmouches puis cueillirent myrtilles et mûres en se faisant de mémorables ventrouillées de cèpes et de girolles. Ce que l'Histoire ne dit pas, c'est qu'ils s'ennuyèrent aussi beaucoup.

Chapitre 2 : De la musique avant toutes choses

Peu après la guerre n°1 arriva au village un homme vêtu d'un gilet de satin, d'un pantalon de soldat et de guêtres de paysan. Il tirait derrière lui une carriole recouverte d'un drap épais.

L'époque avait mis sur les routes des soldats ensauvagés, des orphelins, des déserteurs, des déshérités, qui erraient sur les chemins en quête de bonne fortune, essayant de vendre leurs babioles de la ville dans les vallées reculées.

Au village on préférait les journaliers, taiseux et durs à la besogne, que l'on installait dans les cabanes à l'orée de la forêt le temps de leur séjour. Le village les nourrissait en échange des corvées effectuées. Les hommes les avaient à l'œil, surtout s'ils relouaient leurs filles. Une chevrotine dans le crâne et un trou creusé dans la forêt avaient déjà réglé leur sort aux imprudents, avec promesse d'en loger une autre là où ils pensaient si d'aventure l'affaire était ébruitée par les autres journaliers. Mais enfin, c'était un cas extrême et cela ne s'était produit qu'une demi-douzaine de fois.

Il y eut deux exceptions notoires : une fille du village disparut au petit matin avec un jeune journalier ténébreux et l'on n'eut plus de nouvelles des amoureux ; un autre, humble et costaud, fut recruté dans l'équipe de rugby du village par Marius, qui avait l'œil. Il en fit un troisième ligne redoutable, le baptisa le Viking et le maria à sa fille dans l'espoir sur ses vieux jours de voir naître une nichée de première ligne invincible dans tout le canton. Il fut en partie exaucé puisqu'un des trois fils du Viking, victime de ses exploits sportifs, céda aux chimères de la gloire et rejoignit une célèbre équipe d'une ville du Nord. Mais suite à une blessure à la cuisse, il finit par casser des tables dans le boxon où il s'alcoolisait. Le patron, lassé de son affaire et des frasques de ses clients, lui confia sa femme, la boutique, et partit dans les colonies avec un beau magot, fumer des cigares dans un hamac.

Depuis le Viking, aucun journalier n'avait ébloui les entraîneurs successifs de l'équipe de rugby. Et celui qui arriva par un beau matin de septembre avec son accoutrement disparate suscita aussitôt la méfiance. Après de froides présentations on le laissa déballer sa marchandise sur la place du village. Il ne semblait guère surpris de la rudesse de l'accueil et souriait, l'œil rond et

enfantin. Il installa avec des gestes sûrs un phonographe sur des tréteaux recouverts d'un drap rouge et annonça de sa voix grave et douce à ceux qui approchaient, qu'il y aurait un concert

le soir même, comme à Paris, pour deux sous par personne. Puis il fit la sieste sous le tilleul.

En attendant le concert, il devisa gentiment avec les habitants, qui ne le trouvèrent pas mauvais bougre. Seul son physique trapu et musclé leur paraissait incompatible avec celui d'un musicien de la ville.

— Tu voudrais pas faire troisième ligne des fois ? Hasarda le cafetier.

L'homme rit sans répondre.

Le soir-même, il rencontra un succès mitigé, ce qui n'entama pas sa bonne humeur. Son regard brillait de lassitude et de malice, comme si, revenant de poser les pièges pour les lapins, il attendait désormais que l'un s'y prît les pattes.

Le deuxième soir, on vint plus nombreux.

On écouta des extraits d'opéras italiens célèbres, sans trop comprendre pour quoi les histoires d'amour compliquées faisaient autant chanter, mais, le cœur au bord des lèvres, on fredonna le jour suivant les airs entendus la veille.

Le musicien resta une semaine et joua tous les jours.

À capella, il offrit le dernier soir un concert de son cru car il était doté d'un très bel organe. Dans le public beaucoup pleurèrent en l'entendant chanter, le poil des bras hérissé par tant de beauté. Le musicien pleura aussi en faisant ses adieux, saluant longuement avec des baisers, se courbant, puis remontant d'un mouvement brusque, l'air enivré, la mèche blonde volant un instant dans les airs. Il serait bien resté plus longtemps, mais il devait poursuivre sa tournée, disait-il. Il promit de repasser l'année suivante.

Son départ suscita un grand vide.

Certains se renseignèrent sur le prix d'un phonographe mais avec le coût du transport depuis Paris, même en se cotisant tout le village ne pouvait se le payer.

Les jeunes mariées de l'année, quand elles donnèrent naissance à des filles, se souvinrent des opéras entendus. Il y eut ainsi au village deux Elvira, une Amina

et une Norma. Dans les vallées avoisinantes et au-delà toute une génération d'héroïnes de Bellini et de Rossini se retrouvait ainsi les jours de marché, Rosina vendant son fromage, Norma ses poulets...

« Si ce musicien leur avait chanté de l'opéra français au moins, on n'en serait peut-être pas là ! » résuma avec bon sens, le curé de l'époque, au vu des emmerdements qui avaient suivi.

Chapitre 3 : Où entre enfin en scène notre chère Amina

Les forêts formaient autour de Campistoussou un écrin majestueux.

Au-delà, c'était l'âpre montagne, les rochers et les pics enneigés.

Quand les enfants du village atteignaient l'âge de dix ans, ils devaient choisir celui qui allait devenir leur arbre. La famille et tous ceux qui le voulaient accompagnaient l'enfant qui allait bivouaquer une nuit tout seul au pied de celui qu'il avait élu et dont il allait prendre soin jusqu'à sa mort.

La forêt, ils la connaissaient depuis leur plus jeune âge et avaient appris à en déjouer les pièges et à en aimer les sortilèges. On contournait ainsi prudemment les ronceraies à partir de mars quand les laies mettaient bas, on apprenait à lire les empreintes au sol en même temps que l'alphabet des livres, et plus tard , quand les garçons s'initiaient à la chevrotine, ils ne tiraient jamais sur une mère .

Filles et garçons connaissaient les herbes principales, celles qui soignent et celles qui tuent. Certains chênes et certains pins étaient si hauts, si

larges, si vieux, que s'asseoir à leurs pieds remettait à sa place les contrariétés et les vanités passagères.

À la fin de l'hiver, les hommes et les jeunes se retrouvaient pour la coupe du bois mort et le débardage. On veillait à ce que les jeunes aient de la lumière, que le cours du ruisseau ne soit pas tari par des souches ou des branches d'arbres déracinés par les tempêtes.

Si le partage et la délimitation d'un champ donnait régulièrement lieu à de mémorables peignées entre héritiers ou voisins, tous respectaient la forêt car c'était un peu leur mère à tous. Quiconque pénétrait dans les hautes futaies quand le vent chante dans les cimes ne pouvait s'empêcher de renverser la tête vers le ciel, happé par le vertige du grand large et la danse des hautes frondaisons.

Au Nord sur les pentes plus escarpées , ils élevaient une race de cochon ombrageux, fruit de reproductions choisies pendant des générations entre truies